

d'informations, d'incidents qui se succédaient en désordre, les uns importants, les autres indifférents, parce qu'ils caractérisent l'agitation intellectuelle qu'ils imposaient à l'esprit du commandement dans la conduite de cette campagne extraordinaire, et mesurent le labeur auquel ses officiers étaient soumis de jour et de nuit; car à toute heure, il nous fallait recevoir les messagers qui arrivaient. Ces détails variés et de caractères si différents, présentés comme ils nous étaient révélés, reproduisent fidèlement la physionomie des situations que traversaient nos troupes.

Le fameux troupeau de 1.200 bœufs envoyé de Jalapa, arrive de Las-Vigas, mais il est déjà diminué de 300 têtes. Ce sont des animaux sauvages; au départ, ils ont commencé par charger l'escorte et ont couru follement pendant plusieurs kilomètres, malgré 90 toucheurs à cheval qui les conduisaient. On les envoie parquer dans les corrals del Molino, et le lendemain nous allons les visiter. Ce sont de vraies bêtes féroces et leurs gardiens sont obligés de jouer les toréadors. Mais voilà que déjà le général en chef prescrit d'en envoyer à Orizaba où on continue à crier famine, car le fournisseur de la viande fraîche ne tient déjà plus les engagements de son marché. Il est certain que si on fait faire ce nouveau et long voyage à cette denrée alimentaire par trop mobile, on en perdra la moitié!

Les farines laissées à Puente-Nacional sont avariées!

Le convoi remontant de la côte vers Jalapa a été attaqué!

On prétend que Diaz-Miron est revenu du côté de Jalapa et Pérote!

Des canons de fort calibre sont arrivés à Vera-Cruz.

L'amiral Jurien de la Gravière écrit au général qu'il envoie aux Saintes, la *Normandie*, sa frégate amirale, pour refaire son équipage décimé et anémié par le Vomito. Ce bâtiment était tellement empoisonné qu'on a dû le conduire à la Havane, le couler et le maintenir au fond de la mer pendant plusieurs semaines pour le désinfecter. L'amiral a mis son

pavillon sur le *Bertholet* et part pour Tampico avec plusieurs navires pour ramener le 81°.

A l'égard de Puebla, on raconte que la garnison évacue la place?

A Mexico, les Français qui y résident en auraient été expulsés; Comonfort s'y serait opposé et se serait mis en rébellion contre Juarez; on a appelé une division de Puebla pour le châtier. Juarez serait parti pour le nord du Mexique.

On constate que toute la monnaie argent disparaît dans les pays que nous occupons. Ce serait l'œuvre d'accapareurs qui veulent faire baisser la valeur de l'or, ramenant l'once d'or à 15 piastres au lieu de 16.

Un Indien d'Altotonga est venu annoncer qu'une troupe de libéraux, 700 hommes, croit-il, menace les habitants du Pueblo. Alors le brave Miguel Melgarejo, qui a fait le pronunciamiento et est venu nous trouver à Pérote, s'est porté au secours de ses compatriotes avec ses 15 cavaliers. Mais en approchant de son village, il se voit sur le point de tomber dans un fort parti ennemi; alors, avec une présence d'esprit des plus ingénieuses, il se retourne vers sa petite troupe et crie à un de ses hommes: « Va vite prévenir le commandant de la colonne française que l'ennemi est devant nous. » Le cavalier part au galop en arrière, mais le vaillant ennemi fait demi-tour aussi et détale vers l'horizon. Pas bête Don Miguel!

Diaz-Miron est décidément revenu dans nos parages; il a été trouver le propriétaire qui a vendu à notre administration les fameux taureaux sauvages et l'a imposé de 6.000 piastres (33.600 fr.) pour s'être permis de nous vendre son bien. Puis, il est descendu à Plan del Rio qu'il a incendié après avoir pillé les habitants. C'est lui qui, au même endroit, a attaqué trois compagnies du 62° se rendant à Puente Nacional, auxquelles il a tué 5 hommes et blessé 7. Il est vrai qu'il en a laissé 50 sur le carreau; mais que lui importe, c'est de la chair d'Indien? Aussi, paraît-il, il se propose de

les attaquer de nouveau à leur retour lorsqu'elles escorteront le convoi montant de la Loma.

On nous avise de San-Andres que la garnison de Puebla est démoralisée ! Nous n'en voyons pas la raison.

On affirme que Diaz-Miron a eu à Tampico un engagement avec le 81^e et qu'il a reçu une verte leçon. Ce général est vraiment un rude adversaire, on le trouve partout !

Un soir, nous voyons arriver une belle dame qui se dit la femme d'un colonel mexicain; elle vient de New-York et se rend à Mexico; elle est escortée par un officier de Marquez avec quelques cavaliers et accompagnée par un individu qui se dit Espagnol et demande à parler au général. Cet arrivage ne nous dit rien qui vaille et le grand chef écrit à Orizaba pour savoir s'il peut relâcher ces voyageurs insolites.

Le lendemain soir, une berline et un chariot de bagages arrivent d'Alacingo, une petite ville voisine; c'est un gros indigène qui vient mettre sa famille à l'abri de notre pavillon.

La voyageuse de New-York qu'on avait laissé partir, revient, renonçant à gagner Mexico; c'est, en vérité, une fort séduisante femme, mais elle est très affligée car elle n'a plus le sou. Qu'allons-nous en faire ? C'est très embarrassant, car, après tout, c'est peut-être une très honnête dame ?

Puis apparaît au quartier général M. Détrayot, lieutenant de vaisseau, qui a été débarqué à Vera-Cruz pour être attaché à la personne du général de Berthier; c'est une vieille connaissance de Paris et de la Martinique. Il conduit un voyageur qui arrive encore de Puebla. Il faut tâcher de lui délier la langue; mais il raconte, lui aussi, des choses extravagantes : Carvajal a été tué; il n'y a que 12.000 hommes dans Puebla, c'est déjà pas mal comme garnison d'une place forte ! Il est convaincu que les Mexicains ne défendront pas la ville, etc... Cette déclaration nous suffit, c'est encore un farceur qui veut se jouer de nous. Le général l'envoie au

diable, et il décampe rapidement, car il a une frousse intense.

Mais voici encore le fameux diplomate américain, retour de Vera-Cruz. Il annonce que Diaz-Miron détruit tout sur son passage. En tout cas il manifeste encore tout son ennui de ce qui est arrivé à son chef d'escorte que nous avons retenu prisonnier. Il amène avec lui plusieurs petits jeunes gens qui ne captent pas ma confiance, et puis notre consul paraît au mieux avec la dame voyageuse de New-York, restée en panne au milieu de nous, et il va partir avec elle sous la protection d'une escorte demandée au général libéral Alvarez qui occupe Nopalucan. En attendant, la dame s'agite beaucoup; elle est furieuse contre le général Bazaine parce qu'il l'a empêchée de partir le jour de son arrivée. Nous la trouvons le dimanche à la messe, dans la journée chez le général de Berthier, et à la musique se promenant avec Détrayot. C'est vraiment un spécimen peu ordinaire du très beau sexe !

Puis arrive le courrier anglais venant de Vera-Cruz. Il annonce que nos six compagnies qui revenaient de Puente-Nacional avec le grand convoi, ont été attaquées de nouveau par Diaz-Miron et ont eu 17 hommes hors de combat mais que le chef mexicain a eu 70 tués et 111 blessés. Il est actuellement installé à Puente-Nacional; c'est lui qui a signé le laissez-passer du courrier, mais... après lui avoir enlevé son argent ! Il avait avec lui 550 hommes, en attendait un millier et, avec ces forces, se proposait de marcher sur Jalapa. Peu après, le général reçoit le docteur Canovas, arrivant de Jalapa, qui vient le supplier, au nom des habitants, de ne pas abandonner la ville et de la défendre. Il l'entretient longtemps de la gravité de la situation et lui communique des informations très importantes. Dès le soir même, le général envoie à Jalapa les instructions énergiques et radicales que comportent les circonstances. Au point de vue militaire, le colonel Copmartin, du 51^e, restera à Jalapa avec trois compagnies, un obusier et 300 hommes de Marquez; il va organiser immédiatement un réduit dans la place, mettre

celle-ci en état de défense pour repousser toute attaque de Diaz-Miron. Le préfet de Jalapa sera destitué; les familles de deux généraux de Juarez, la Llave et Diaz-Miron, qui habitent la ville, seront expulsées. Tous les habitants suspects et dangereux seront arrêtés et internés au fort de Pérote. On désarmera tous les gens, partisans de Juarez, et on armera les autres, qui sont nos alliés. Ces mesures rigoureuses étaient indispensables, car Diaz-Miron avait commandé à Jalapa, il y avait établi ses partisans et avait conservé naturellement de sérieux appuis dans la place. Il y a lieu d'espérer qu'en présence de ce nouvel état de choses, il modifiera ses projets.

Mais voici que surgit un incident d'ordre administratif autrement désagréable. Notre sous-intendant, M. Lejeune, vient, tout effaré, annoncer au général que le biscuit fabriqué par notre manutention de campagne avec du blé du pays est absolument manqué. Il paraît qu'il faut laver le blé et le moudre quand il est sec, et ensuite n'employer la farine que dix jours après; ce qui est une perte de temps fort regrettable et peut nous immobiliser. Décidément, assurer la subsistance des troupes sur le pays est chose bien difficile au Mexique. Les bœufs sauvages nous échappent et le blé refuse toute combinaison alimentaire, si on ne fait pas sa toilette!

Un voleur de grande marque, réputé pour son audace et son habileté, dont le nom dans le pays a une notoriété égale, en France, à celle des artistes Mandrin et Cartouche, le Senor Platoni, opère avec sa bande autour de nous, même dans nos murs, car, pendant la nuit, il a rançonné et pillé. On lui a donné la chasse, mais il est resté insaisissable; trois hommes seulement de ses acolytes ont été pris avec leurs chevaux, leurs armes et leur butin. On a donné le tout, moins les brigands bien entendu, à Don Miguel dont nous avons pris la troupe à notre charge et qui nous rend de réels services comme escortes et patrouilles, ce qui soulage notre cavalerie.

Des Indiens de la *Sierra*, territoires montagneux, viennent

demander notre protection et la permission de se soulever, c'est-à-dire de faire un pronunciamiento contre le Gouvernement de Juarez. Naturellement le général accède à leurs désirs et les encourage énergiquement. A ce propos, je dois faire remarquer que la qualification d'Indien de la Sierra a son importance; ces indigènes étant tout différents de ceux dont j'ai fait connaître le triste sort. Ils sont les habitants des pays montagneux dont les territoires ont été négligés par les premiers conquérants et sont restés libres, ce qu'ils sont encore. Aussi, n'ayant pas été déprimés par le servage, ces Indiens ont conservé le caractère primitif de leur race. Ce sont de beaux hommes, bien campés, fiers, énergiques et braves; par conséquent des adversaires bien plus redoutables que les Peones. Ils sont intéressants, les autres font pitié. Du reste, les Mexicains, c'est-à-dire les métis ou les importés d'Europe, nomment les Indiens de la Sierra : « *Los Indios* »; et les autres sont désignés par le diminutif : « *Los Inditos* », petits Indiens.

Le 6 janvier, un courrier du général en chef fait connaître que le général Douay a porté son quartier général de Palmar à Quetcholac, c'est-à-dire à 20 kilomètres en avant, se rapprochant de Puebla; c'est bon signe et nous allons peut-être en faire autant.

Le lendemain est marqué par un incident dramatique qui impose une justice implacable et l'impérieuse nécessité de réprimer, sans merci, les crimes qui désolent le pays depuis trop longtemps. Le bandit qui, dernièrement, sous le prétexte d'escorter le consul américain, était entré dans nos lignes avec sa troupe en armes, a été jugé par le conseil de guerre de la division et condamné à mort. Le général Forey, chef suprême de la justice militaire dans le corps expéditionnaire, ayant ordonné de donner suite au jugement et d'appliquer sa sentence, Floriano a été fusillé dans la matinée. Je dois lui rendre le seul hommage qui lui soit dû, après une vie de meurtre et d'infamies. Il est mort très courageusement et avec dignité, ayant refusé qu'on lui bande

les yeux. Il avait écrit une lettre à sa mère et à sa maîtresse. Le principe du bien existait encore en son âme, mais celui du mal l'y avait paralysé.

Un chef mexicain, le colonel Trujeque, a abandonné la cause de Juarez et s'est rallié à nous avec 300 cavaliers. Il a, en outre, adressé aux Mexicains une proclamation expliquant sa conduite, les engageant à faire comme lui et à se rallier à l'intervention française qui leur apporte des gages de liberté, d'ordre et de prospérité. On organise ses troupes en contre-guerilla qui sera entretenue par nous, d'après des tarifs de solde fixés par le général en chef. Chaque homme recevra une piastre (5 fr. 60) par jour, mais il nourrira son cheval et lui-même.

Malgré toutes nos préoccupations d'ordres si divers, nous n'avons pas laissé passer le jour des Rois sans le fêter convenablement par un dîner confortable auquel prit part le général de Berthier et ses officiers qui vont partir pour San-Andres. La fève d'honneur échût au plus jeune de la table, notre ami, Albert Bazaine, neveu du maître de la maison. On pensa encore à la France qui était si loin ! et ce souvenir, aidé par quelques libations généreuses, raviva nos esprits.

Le lendemain, une colonne importante se mit en route pour San-Andres, sous les ordres du général de Berthier qui va prendre contact avec la division Douay ; il emmène le 51^e, le 7^e bataillon de chasseurs, une partie de notre cavalerie et quelques canons ; enfin, il escorte un grand convoi portant à manger aux troupes d'Orizaba, et surtout il conduit un beau troupeau de 600 bœufs, peut-être un peu farouches mais superbes et dont les biftecks seront assurément plus tendres que le caractère. Et dire que le général Forey ne pouvait croire que nous ayons été assez malins pour mettre la main sur une pareille manne !

Nous trouvons Pérote très vide, car il reste à peine deux bataillons du 3^e zouaves, ce qui oblige à modifier les dispositions prises pour la défense de la place et à renoncer pour le moment aux colonnes de ravitaillement.

Dans la journée nous arrivent de Jalapa 200 cavaliers de Marquez, sous les ordres du colonel Vera. Le général les passe en revue, mais constate que les chevaux sont en mauvais état ; il prescrit d'avoir soin de les mieux nourrir. Pendant cette inspection, j'ai l'occasion de savourer le désopilant spectacle des *Soldaderas*, femmes qui suivent la troupe, les unes à pied, les autres à cheval. Il est vrai que leurs principaux devoirs consistent à confectionner la nourriture des cavaliers et, au moment d'engager le combat, à surexciter leur vaillance par des cris épouvantables. A ces titres, je passe condamnation à leur présence.

Le 10 janvier, le général est avisé qu'un général mexicain, ancien gouverneur du fort de Pérote, à la tête d'une force importante, on parle de 2.000 hommes, s'avance vers Cruz-Blanca pour attaquer notre convoi venant de Jalapa. La nouvelle paraissant sérieuse, le général fait partir aussitôt une colonne solide pour Cerro-Leone, d'où elle enverra les Marquésiens occuper le défilé où l'attaque est seulement possible. Nous restons anxieux pendant toute la journée, dont je passai plusieurs heures en observation dans le clocher. Vers trois heures, notre colonne revient annonçant que le convoi a été attaqué dans le défilé de la Hoya, mais que son commandant ayant prononcé un mouvement tournant, l'ennemi s'est retiré. C'était encore Diaz-Miron, retour de Puente-Nacional. Cet adversaire mérite, en vérité, d'être pris en considération. Le convoi arrive amenant 700 malingres, 250 malades, et il en a laissé autant à Jalapa ; il est vrai qu'il y a bon nombre d'hommes atteints de chiques qui se remettront promptement. Néanmoins, tout ce déchet diminue sérieusement nos effectifs. Le général procède en personne à l'installation aussi confortable que possible de tout ce monde et établit les troupes en ville.

On nous apporte des journaux publiés à Mexico, remplis de nouvelles du théâtre de la guerre ; on y lit des comptes rendus incroyables. Partout les troupes mexicaines sont victorieuses et se couvrent de gloire, nous tuant plus d'hommes

que nous n'en avons. On n'a pas idée d'une vantardise aussi outreucidante !

Décidément, nous allons abandonner la ville de Jalapa... à son malheureux sort. Cette mesure, regrettable à certains points de vue de la politique que soutient l'intervention, s'impose d'autre part au point de vue militaire; car, avec le peu de troupes composant le corps expéditionnaire, la quantité de celles que nous avons à combattre et surtout leur mobilité extrême à tenir la campagne, il ne nous est pas possible d'occuper tous les points que nous laissons en arrière sans compromettre nos opérations. Nous apercevons déjà les prodromes des conséquences de cet abandon de Jalapa d'où le second convoi ramènera tous nos impediementa qu'il faudra établir fortement à Pérote.

Déjà, le 11 janvier, le général Marquez avec presque toutes ses troupes nous rejoint. Le général va au devant de lui et nous le conduisons, avec un certain cérémonial, au logement qui lui est destiné. Le soir, Marquez et son chef d'état-major, le colonel Facio, dînent au quartier général. Après le dîner, cet aimable officier reste à causer avec les aides de camp. De sa conversation, fort intéressante, où il nous a exposé ses idées au sujet de l'intervention, j'ai retenu une déclaration suggestive dont je ne saurais trop faire ressortir l'importance. Je la résume en quelques lignes : « Il faut que l'intervention dure au moins cinq ans avec 25.000 hommes. Il est surtout très monté contre les Américains du Nord et voudrait qu'on aille soutenir le Sud. Il repousse l'idée qui avait été émise de céder la Sonora, à la France peut-être ! et déclare que la fierté des Mexicains ne supporterait pas de cession de territoire et *préférait un protectorat complet de la France !* » Voilà le mot lâché, et par un Mexicain, dès le début de notre intervention décisive; par un Mexicain haut placé dans les sphères actives et dirigeantes du grand parti que nous venons soutenir dans le pays. Cette déclaration est absolument caractéristique. Je la retrouve textuelle dans mes notes écrites le soir même de cette conversation.

Après tout, il était bien évident alors, pour tout esprit sérieux et pondéré, que l'intervention française ne pouvait se terminer que par un règlement de comptes dont le Mexique devait faire les frais, pour acquitter la dette primordiale qui avait motivé la dite intervention, et solder, au moins en partie, les dépenses occasionnées par elle. Or, le Mexique absolument ruiné par lui-même était incapable de supporter une aussi lourde charge; il lui faudrait, en conséquence, donner des gages matériels. C'est sans doute ce qui avait fait penser qu'une fraction de territoire, la Sonora peut-être, pourrait assurer le règlement du compte. C'est alors que, sagement, les politiciens avisés, comprenant fort bien que le Mexique abandonné à lui-même aurait les plus grandes difficultés à reconquérir la prospérité à laquelle il peut et doit prétendre, ont pensé à un protectorat qui garantirait son autonomie et assurerait le développement de sa richesse naturelle. Que pouvait, d'autre part, la doctrine Monroë imaginée par leurs voisins à leur profit unique ? Ceux-ci ne sentaient-ils pas que le Mexique était une œuvre européenne et conséquemment contradictoire à la dite doctrine. En outre, ils avaient, tous les Mexicains, une horreur profonde des Américains qui, par deux fois déjà, avaient tenté de soumettre le pays tout entier au régime appliqué par eux à la Californie et au Texas qu'ils ont arraché au Mexique. Alors ils ont pensé que, dans la collection des maux qui menacent leur pays, le moindre était encore un protectorat qui assurerait leur autonomie et surtout leur indépendance future. Il faut remarquer enfin que le colonel Facio, en exprimant ainsi une opinion qui lui était personnelle comme à beaucoup d'autres de ses compatriotes sans doute, n'envisagea pas la solution que pouvait offrir un empire avec Maximilien; il n'était donc pas dans le secret des dieux et c'est uniquement à son clairvoyant jugement qu'est due la conception d'un protectorat.

Le lendemain, 12 janvier, le flot des nouvelles monte de façon à nous inonder; mais il est accueilli avec faveur parce

qu'il apporte des fonds. Il n'était que temps, la caisse du payeur de la division étant vide; on n'avait même pas pu, à la fin du mois, payer la solde des officiers. C'était encore là un incident peu ordinaire dans l'armée française. Une autre information est aussi agréablement reçue; c'est celle de l'arrivée prochaine d'un corps de réserve. L'Empereur a pris ainsi une mesure très sage et qui s'imposait. Plus tôt ces nouvelles troupes arriveront, plus tôt nous commencerons des opérations sérieuses qui nous feront sortir de l'agitation saccadée qui nous hypnotise sur place sans intérêt, et use nos forces sans profit pour la solution, mais malheureusement non sans pertes. En tout cas, notre désir de quitter Pérote grandit de jour en jour, car avec les troupes de Marquez et le 62^e de ligne qui vient d'arriver, on y est encombré. Et puis la promiscuité des cantonnements avec les troupes mexicaines devient difficile; leurs officiers ne sont pas toujours d'une correction suffisante et se permettent parfois de traiter nos hommes comme les leurs; d'autres sont, avec les habitants, d'un sans-gêne qui n'est pas supportable et fait naître des incidents désagréables. Il nous faut mettre ordre à cette manière de faire. En outre, il y a dans la ville un fort nombre de libéraux qui créent un certain désordre moral, et il faudra, avant peu, en appréhender quelques-uns. Dès maintenant ils mériteraient d'être expulsés; ce sont des espions que nous tolérons dans nos lignes et chaque fois qu'une colonne se met en route, ils sonnent les cloches pour prévenir leurs amis du dehors; ou bien, pendant la nuit, allument des feux formant une télégraphie optique. Enfin, nous nous occupons de la création d'une troupe indigène qui opérera dans le territoire ambiant. Ce soin est confié spécialement au lieutenant de vaisseau Mozimant qui, avec beaucoup d'habileté, organise cette *Fuerza* qui, jointe à celle déjà créée à Jalapa, constituera la contre-guerilla du Coffre de Pérote. Nous avons déjà des chefs excellents : Miguel Melgarejo commandera la cavalerie et Cenobio, une nouvelle connaissance, sera le chef de l'infanterie; c'est encore

un vigoureux Indien de la Sierra; il a été autrefois officier dans l'armée mexicaine et porte des blessures; il est honnête, fin et énergique.

Nous avons trouvé ici une épave de sang français, M^{lle} Arago, une infortunée jeune fille, plongée dans un dénuelement qui fait peine à voir. Le général va lui rendre visite et fera tous ses efforts pour lui venir en aide. Quelles furent les causes de son naufrage? Je n'ai pu le savoir, mais on va s'efforcer de la remettre à flot.

On organise de nouvelles expéditions pour aller chercher des denrées partout où on en trouvera.

Un jour, le général Bazaine et le général Marquez vont visiter le fort de San-Carlos. A la vue des ruines, de la dévastation qu'il présente, le général mexicain s'arrête, consterné par le spectacle qu'il a devant lui et, se retournant vers les officiers qui suivent, il nous dit : « Messieurs, vous pourrez écrire à Paris comment nos honnêtes libéraux font la guerre; on devrait confisquer leurs biens pour refaire le fort. » Hélas! on a écrit; mais il y avait alors des Français qui ne voulaient rien savoir et n'en continuèrent que mieux à exalter les vertus des généraux de Juarez. Certes, parmi ceux-ci, il y en avait quelques-uns de très recommandables et dignes de considération, même dans ceux qui ne se rallièrent jamais à l'Empire de Maximilien; mais ils étaient l'exception. Et pour n'en citer qu'un, il me plaît de rendre un sincère hommage à l'un de nos adversaires d'alors, le général Porfirio Diaz, qui est aujourd'hui président de la République mexicaine.

Le 14 janvier, le général reçoit un courrier du général en chef lui annonçant qu'il a été accordé quelques récompenses à la colonne de Pérote. Notre sous-intendant Lejeune est promu officier de la Légion d'honneur; c'est une récompense bien méritée, car ce fonctionnaire, doué d'une intelligence pratique et d'une activité constante, a rendu déjà des services importants grâce auxquels la division n'a manqué de rien, tandis que, d'autre part, les troupes manquaient de